

Nouvelle série - N°70

**GALAXIES**

— SCIENCE - FICTION —



*Supplément  
numérique*

*Vincent Petit  
Antoine Lagarde  
Pierre Gèpart*



# Supplément numérique à Galaxies 70

Les éditions numériques de la revue *Galaxies* contiennent des bonus, par rapport à l'édition imprimée. Pour ce numéro 70, le supplément se compose de deux nouvelles distinguées par un accessit au Prix le Bussy 2020, et d'un texte de Pierre Gévert, notre rédacteur en chef et néanmoins auteur.

<b>II</b>	<b>Proximité</b>	<i>Vincent Petit</i>
<b>XII</b>	<b>Éternité</b>	<i>Antoine Lagarde</i>
<b>XXIV</b>	<b>Le Joueur du Louvre</b>	<i>Pierre Gévert</i>
<b>XXXV</b>	<b>Les auteurs</b>	

Les suppléments aux quatre derniers numéros sont librement disponibles sur le site <https://clubgalaxies.yolasite.com/>. Vous pouvez également nous demander, toujours gratuitement, de vous envoyer les autres suppléments à partir du n° 47, à condition d'avoir été abonné.e pour les numéros concernés.

**Supplément hors commerce, réservé aux abonnés : ne peut être vendu**

# Proximité

Vincent Petit

*Quand, chaque année, nous recevons des dizaines de nouvelles à lire pour le prix Alain le Bussy, c'est toujours un plaisir, en ouvrant un nouveau texte, de découvrir quelle forme la science-fiction va prendre cette fois-ci. Après tout, derrière ce genre littéraire se cachent tant de sous-genres, de branches et d'inspirations puisant dans l'histoire même des œuvres qui ont façonné la SF au fil du temps. Lorsque j'ai découvert « Proximité » pour la première fois, ma curiosité a été piquée. Où nous emmène donc ce texte apparemment historique, raconté à la première personne et tissé autour d'un excentrique ami de l'époque étudiante du narrateur ? Quand vais-je reconnaître les éléments de science-fiction et ses inspirations ? J'ai été ravie de me laisser emporter dans cette lecture, tout comme j'espère que vous le serez si vous appréciez, comme moi, les diverses facettes de la science-fiction.*

*Florie Vine, membre du jury du Prix le Bussy 2020*

**M**ON AMI SOMERS AVAIT TOUJOURS ÉTÉ un homme peu ordinaire. Quand nous étions jeunes et passions de longues heures sur les bancs de l'université, il ne participait pas à la vie étudiante. La plupart des gens que je fréquentais aimaient chaque semaine occuper de nombreuses soirées à se détendre, de façon parfois répréhensible, mais pas lui. Je ne crois pas l'avoir jamais vu boire un verre d'alcool ni fumer la moindre cigarette. Il vivait en ascète. Pendant que d'autres s'amusaient, il conservait son habituel masque d'austérité et restait dans sa mansarde, occupé le plus souvent à lire ou à écrire.

Notre amitié s'explique certainement par ma curiosité. Ayant deviné en lui un caractère inhabituel, je décidai un jour, entre deux cours, de l'aborder. Il fut tout d'abord surpris, puis méfiant, avant de se détendre. Il remarqua rapidement que, si je n'avais pas son érudition, j'étais néanmoins un polymathe né. Plus important encore, j'avais une forte capacité d'écoute. Avec moi, il pouvait disserter pendant des heures entières sur les sujets les plus divers. J'y prenais un plaisir sincère tant son esprit m'émerveillait. Quand je le quittais et me retrouvais en compagnie de gens ordinaires, il me fallait toujours un certain temps pour me réhabituer. Car passer une soirée à discuter avec Somers, c'était comme partir en voyage vers de lointains pays qui recelaient des merveilles insoupçonnées. Parfois, ces merveilles étaient

inquiétantes, à la façon d'une jungle inexplorée, et je me couchai plus d'une fois avec des remords à me laisser si facilement prendre dans sa toile. Mais après une nuit réparatrice, mes doutes étaient oubliés, remplacés par de nouveaux élans de curiosité et de fascination envers cet homme étrange.

S'il avait d'autres amis que moi, je ne les ai jamais rencontrés.

Les années passèrent et nos vies prirent des chemins différents. Je me mariaï et trouvai un emploi stable, bien rémunéré mais fort peu excitant. Somers, lui, choisit une autre voie. Celle de la marginalité.

Malgré sa vie monastique, ou peut-être à cause d'elle, il devait avoir une certaine indépendance financière. Il continua ses lectures et voyagea dans les endroits les plus invraisemblables. Inévitablement, nous nous éloignâmes. Malgré la distance, je pensais souvent à lui. Ma vie était confortable mais banale et il représentait pour moi une sorte d'idéal lointain et romantique : un homme qui vivait selon ses propres termes, qui n'avait peur ni de la solitude ni de la radicalité. J'avoue que je ressentais une certaine envie. J'étais persuadé qu'il m'avait oublié.

Je fus donc surpris quand, le 8 mai 1937, je reçus une lettre qui portait son nom. Nous ne nous étions pas vus depuis trois ans. J'ouvris l'enveloppe et lus son message avec curiosité. Dès les premières lignes, je ne pus m'empêcher de sourire. Somers n'avait jamais aimé respecter les codes de la politesse. Il me saluait à peine et ne me posait pas la moindre question. Il se contentait de m'expliquer qu'il vivait désormais à la campagne, dans une maison isolée, pour s'adonner à certaines activités qui nécessitaient un environnement calme et une absence de voisins curieux. Il m'invitait à venir lui rendre visite. J'en fus très heureux et décidai instantanément d'accepter. Mais l'une des dernières phrases me fit froncer les sourcils. « C'est sans doute la dernière occasion de renouveler nos discussions, car les conséquences de mes projets nous éloigneront définitivement. » Que voulait-il dire par « éloigner » ? Et par « définitivement » ? S'apprêtait-il à déménager à l'autre bout du monde ?

Je pris mes dispositions pour le rejoindre sous peu. Ma femme avait déjà rencontré Somers et elle voyait mon affection pour lui comme une extravagance douteuse. Elle me laissa partir comme on accorde un tour de manège à un enfant. Le voyage en train dura trois heures, que je passai essentiellement à rêvasser en regardant la campagne verdoyante défiler par la fenêtre. Je descendis à la gare où Somers devait me rejoindre. Les quelques autres voyageurs se dispersèrent rapidement et je m'installai sur le parvis, bien en évidence. La petite ville sous mes yeux n'était pas très vivante. Je ne voyais devant moi pas d'autre commerce qu'une unique boulangerie et le calme ambiant me

## IV

fit un effet étrange. Je n'avais pas quitté la ville où j'avais creusé mon terrier depuis longtemps déjà, sauf pour aller dans d'autres villes du même genre, et je remerciai intérieurement Somers de m'offrir l'occasion de changer d'air. J'attendis une bonne demi-heure et commençai à frissonner malgré le soleil printanier quand une voiture crasseuse vint s'arrêter non loin. Quelqu'un en sortit et se dirigea dans ma direction. Je ne reconnus pas Somers avant qu'il soit à cinquante centimètres de moi. En effet, il avait drastiquement changé. Jusque-là je croyais que les années avaient été sévères envers moi, mais mon embonpoint n'était rien par rapport aux décennies qui semblaient s'être précipitées sur Somers en trois ans seulement. Il était devenu chauve. Sa tignasse noire s'était tout simplement évaporée. Son corps accusait une maigreur qui m'inquiéta. Peut-être avait-il des problèmes de santé. Mais le pire, c'était son visage.

Somers prit la parole à sa façon habituelle, sans prendre la peine de me saluer.

— Eh oui, Gilbert. C'est bien moi.

Ma stupéfaction devait être évidente. Je ne pus pas lui répondre tant j'étais fasciné par son visage. Il avait les rides d'un vieillard, ce qui était déjà invraisemblable, mais ce furent les cicatrices qui me choquèrent le plus. À vrai dire, il était difficile de faire la différence entre les rides et les cicatrices. On aurait dit qu'il avait dormi sur un oreiller de barbelés.

— Somers, parvins-je enfin à bafouiller, mais qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Il ne répondit à ma question que par un sourire énigmatique avant de se courber pour ramasser ma valise et la rentrer dans la voiture.

— Nous aurons le temps de parler, dit-il.

Je montai à ses côtés et nous ne tardâmes pas à sortir de la ville. Somers parut soulagé quand nous ne fûmes plus entourés que de bois et de champs.

— Gilbert, dit-il soudain, parle-moi de ta vie.

Je me tournai vers lui avec surprise. La relation entre Somers et moi avait toujours été asymétrique. Pour dire les choses plus simplement, il parlait et je l'écoutais. N'allez pas croire que je m'en plaignais, bien au contraire. Avoir un ami comme Somers était une chance et je ne pouvais pas lui en vouloir de se laisser emporter par son enthousiasme passionné, d'autant plus que je savais avec quasi-certitude qu'il n'avait personne d'autre à qui ouvrir son âme. Je me contentais habituellement de remarques, de questions et de calembours – nous avions le même humour. Jamais il ne m'avait interrogé aussi explicitement sur mon existence. Je lui répondis tant bien que mal et lui parlai de mon quotidien, de mes fréquentations, de mon travail et de mes lectures. Au

## V

bout d'un moment je ne sus plus quoi raconter, mais Somers restait silencieux, comme s'il attendait que je lui en dise plus. Je ne pus résister plus longtemps et lui demandai :

— Somers, tes cheveux, ton visage, que t'est-il arrivé ?

— Es-tu satisfait de ta vie, Gilbert ? Je ne parle pas de *bonheur*, mais de *satisfaction*.

Je soupirai de frustration.

— Je ne sais pas, dis-je. Je crois que je suis satisfait, oui. Mais, pour être parfaitement honnête, je suis à la fois satisfait et insatisfait. Disons que tout va bien, je vis confortablement, j'ai des amis, mais vraiment, est-ce qu'un homme satisfait irait poser un congé sans solde pour rendre visite à un inadapté farfelu comme toi ?

Somers rit doucement et alors que je me tournai pour observer son visage, une impression vague me glaça le sang. Tout d'abord, je ne sus pas pourquoi. Je voyais son visage de profil et il se découpait contre la verdure qui défilait au bord de la route. C'était difficile à saisir, mais je finis par comprendre : son rire n'était pas en harmonie avec ses mouvements. Je pouvais voir son corps presque squelettique s'agiter au rythme de ses ricanements, mais les sons qui sortaient de sa bouche ne semblaient pas coordonnés avec les soubresauts de son torse.

Il quitta un instant la route des yeux et se tourna vers moi.

— Je suis content de te revoir, dit-il.

Il esquissa un hochement de tête et m'accorda un demi-sourire avant de se préoccuper à nouveau de la route. J'aurais dû être heureux des quelques mots qu'il venait de prononcer : je ne crois pas me souvenir qu'il ait déjà évoqué notre amitié. Je suppose que c'était un grand pas en avant dans notre relation. J'aurais aussi pu m'étonner de le voir faire preuve d'autant de chaleur humaine. Mais ces considérations étaient enfouies sous une seule et unique pensée : il y avait un décalage entre les mouvements de ses lèvres et le son de sa voix. Un décalage suffisamment léger pour ne pas m'avoir sauté aux yeux instantanément, alors que j'étais encore sous le choc de son visage ravagé. Mais ici, dans le calme de la voiture, après m'être habitué à ses nouveaux traits, c'était immanquable.

J'en avais le souffle coupé. Je continuai à le fixer pendant que mon esprit cherchait frénétiquement une explication rationnelle. En vain.

Je sortis de ma stupeur quand Somers fit tourner la voiture dans un chemin de terre battue.

— On y est presque, dit-il.

Je m'efforçai de ne pas le regarder et de me concentrer sur le paysage. Nous arrivâmes quelques instants plus tard devant une petite maison. Elle était presque exactement telle que je l'avais imaginée :

## VI

isolée, peu entretenue, recouverte de lierre, mais dégageant un charme certain. Le soir commençait à tomber et la campagne prenait des teintes presque inquiétantes pour moi qui étais depuis trop longtemps un citoyen. Somers me fit visiter et me montra ma chambre. Il alluma un feu dans le salon, déboucha une bouteille de bon rouge et partit en cuisine préparer une collation qui servirait de dîner. Pendant ce temps j'examinai les lieux. La pièce était spartiate. Une vingtaine de livres de science et de philosophie étaient posés sur la table basse. C'était bien trop peu pour Somers. Il devait avoir une véritable bibliothèque quelque part. Les flammes grandissaient dans la cheminée et je remarquai pour la première fois une porte en bois sombre, sous l'escalier qui menait à l'étage. Le sous-sol, certainement. Voilà qui expliquait peut-être le dénuement du reste de la maison. Somers revint bientôt avec de quoi nous sustenter. En mangeant et en buvant, nous discutâmes de choses et d'autres. Ce fut une conversation étonnamment normale – deux vieilles connaissances réunies au coin du feu – mais Somers avait l'air malicieux d'un enfant qui a volé quelque breloque et qui se réjouit de la connaissance secrète qu'il a de son méfait. Et à chaque fois qu'il parlait, cet étrange décalage était toujours présent. Cependant, après plusieurs verres, j'en vins à me demander si mon imagination ne me jouait pas des tours. Au bout de quelques heures, un silence tomba entre nous. Nous passâmes cinq minutes à observer les flammes frémissantes et à siroter la fin de la bouteille. Puis Somers se leva soudain.

— Il est temps que je réponde à tes questions. À propos de mon visage.

Il avait perdu son sourire et ses traits étaient l'incarnation même du sérieux. Mais je crus y déceler une touche de mélancolie. Comme je ne m'y attendais, il se dirigea vers la porte du sous-sol et je le suivis. Il l'ouvrit et révéla un puits noir devant lequel je me sentis soudain pris de vertige, mais il actionna un interrupteur et un simple escalier de pierre apparut sous la lumière orangée des ampoules accrochées au plafond. Somers ouvrit la voie. Je fus frappé par un autre détail inexplicable. Je voyais Somers de dos et quelque chose dans ses mouvements me parut anormal. Ses pas étaient, comment dire ? Saccadés ? Discontinus ? Il me semblait que, d'après la position de ses jambes, il n'aurait pas dû tenir en équilibre. Puis, pendant une fraction de seconde, j'eus une vision impossible : Somers venait de lever sa jambe gauche avant que l'autre ne se soit posée au sol. Ses deux pieds étaient à quelques centimètres au-dessus des marches. Je me frottai les yeux et tout redevint normal. Je mis mon trouble sur le compte du vin.

Nous arrivâmes dans la cave. Elle était plongée dans les ténèbres et

## VII

Somers se tenait à côté d'un interrupteur. Je m'étais attendu à une atmosphère froide et humide, mais l'air semblait sain et je devinai que mon ami devait passer beaucoup de temps ici. Somers me regarda, sourit et actionna l'interrupteur. La cave s'illumina. Elle était voûtée, large d'environ six mètres et longue d'une dizaine. Le côté droit était recouvert de bibliothèques qui débordaient de livres. Sur le côté gauche, une vingtaine de caisses en bois servaient de pépinières à de nombreuses variétés de champignons aux formes et aux couleurs variées. Juste devant nous se dressait un épais bureau en bois massif, submergé de documents et d'ouvrages ouverts. Mais le clou du spectacle, le grand œuvre de Somers, trônait plus loin, au fond de la cave. C'était un fauteuil de métal surplombé de centaines de tubes métalliques, apparemment ordonnés selon des règles géométriques strictes, qui naissaient du plafond et menaient tous au fauteuil. Une chose en particulier m'étonna : sur le côté du fauteuil, relié par des attaches articulées, se trouvait une sorte de cage en métal. Elle avait grossièrement la forme d'un corps humain. Je devinai que celui qui s'asseyait dans cet invraisemblable trône devait faire basculer la cage sur lui.

— Magnifique, dit Somers, n'est-ce pas ?

Je me tournai vers lui, consterné.

— Mais qu'est-ce que c'est ?

— La porte vers une existence supérieure.

Je le regardai en silence. Toujours ce décalage entre ses mots et ses lèvres.

— Tu me connais, reprit-il. Je suis un insatisfait invétéré. J'ai passé toute ma vie dans une quête radicale de connaissance. Mais au fil des années le monde est devenu trop étroit pour moi. Alors j'ai tourné mon regard vers un *autre* monde, un monde plus vaste. Oh, je ne suis pas le premier à m'y être intéressé. Laisse-moi te donner une analogie. Une souris est une géante pour un cafard et même un monstre inimaginable par rapport à une bactérie. Mais quand une souris croise un homme, que voit-elle ? Une montagne en mouvement. Et la souris peut-elle imaginer ce qu'est une planète ? Ce qu'est l'univers ? Certainement pas. Gilbert, comprends-le bien : nous sommes cette souris. Nous sommes aveugles à la plus grande partie de la réalité. Nous sommes incapables de percevoir les montagnes qui marchent au-dessus de nous. Quand j'ai commencé à être las des livres, las des peuples et de leurs superstitions, je me suis tourné vers mes propres sens. J'ai essayé la mescaline et d'autres substances artificielles. Pas mal, pas mal, un bon début. Mais rien ne vaut les champignons, Gilbert. Les champignons sont des guides, ils ouvrent des fenêtres. Non, même pas



## VIII

des fenêtres : des fissures, des meurtrières. Moi, je veux ouvrir une porte. Tu comprends ? Je veux ouvrir une porte pour rejoindre le monde que j'ai aperçu par les meurtrières. Pour rejoindre ceux à qui j'ai parlé à travers les meurtrières.

Il se tut un instant pour laisser à ses paroles le temps de se frayer un chemin jusqu'à ma conscience réticente. Son regard était inflexible.

— Ils m'ont expliqué comment construire une porte, continua-t-il. Ce que tu vois au fond de la cave, c'est la porte. Elle tire son énergie des éclairs qui viennent frapper le paratonnerre. C'est de là que viennent mes cicatrices. Ce sont des brûlures subies au cours des essais. C'est comme ça que j'ai perdu mes cheveux.

J'étais stupéfait. Était-il devenu fou ?

— Cette histoire d'éclairs, dis-je bêtement, c'est comme dans *Frankenstein* ?

— Non ! éclata Somers. Je n'ai rien à voir avec ce stupide film. Et d'ailleurs, dans le roman, il n'est pas question d'éclairs. Je n'ai rien à voir non plus avec ce roman. Chercher l'origine du principe de la vie, hein ? Créer un être humain ? Des bêtises ! Qui se soucie de la vie humaine, de nos jours ? La vie est une banalité qu'on donne ou qu'on prend en claquant des doigts. Non, Gilbert, je veux bien plus que la vie. Mais viens, remontons. C'est assez pour ce soir.

Je le suivis à l'étage. Ne sachant pas comment réagir, je restai muet et essayai de ne pas regarder ses jambes dans l'escalier.

— Je sais que tu as des doutes, dit-il devant la porte de ma chambre. C'est normal. Mais, ce soir, avant de t'endormir, songe à ceci : pourquoi y a-t-il, depuis trois mois, des orages riches en éclairs, juste au-dessus de ma propriété, plusieurs fois par semaine ? Est-ce que tu peux expliquer ça ?

— Un microclimat, sans doute, dis-je mollement.

— Non, Gilbert. Je t'ai dit que j'ai réussi à contacter des êtres au-delà du voile de notre aveuglement. Ces orages, ces éclairs, ce sont eux qui me tendent la main. Bonne nuit.

Et il s'éclipsa.

Je m'assis sur le lit et réfléchis à tout ce que je venais d'apprendre. Somers était certainement fou. Mais peut-être sa machine fonctionnait-elle à moitié, peut-être captait-elle véritablement l'énergie des éclairs ? Je l'imaginai assis dans son trône de métal, électrocuté et brûlé par la force des orages. Je frissonnai. Il avait dû brûler plus que sa peau. Mais comment expliquer les bizarreries de sa parole et de ses mouvements ?

Pour essayer de me changer les idées, je pris dans ma valise l'un des livres que j'avais amenés avec moi : *Alastor, ou le génie de la solitude*, de Shelley, en édition bilingue. Étonnamment approprié. Je m'installai sous

## IX

mes draps et commençai ma lecture. Dans le poème, Alastor est un poète insatisfait qui parcourt le monde à la recherche de « vérités inconnues en des terres inexplorées » jusqu'à ce qu'une vision lui fasse désirer un idéal plus vaste encore. Alastor devient ensuite un homme errant, égaré, amaigri, consumé par sa souffrance. Ce soir-là, je quittai le génie de la solitude alors qu'il s'élançait à bord d'une barque sur un océan impétueux et malmené par les tempêtes.

Je posai le livre sur la table de nuit. Oui, une lecture appropriée.

Le lendemain matin, après une nuit agréable, je descendis dans le salon et me préparai mon petit-déjeuner. Somers n'émergea qu'un peu plus tard et je devinai qu'il avait dû passer une partie de la nuit à travailler. Néanmoins, il était rayonnant et il me proposa de passer la journée à marcher dans la campagne. Il connaissait un petit lac à côté duquel nous pourrions pique-niquer et je m'empressai d'accepter. Nous sortîmes. Le temps était resplendissant et j'observai le paratonnerre qui surplombait le toit. Je ne l'avais pas remarqué la veille, dans la pénombre du soir.

Je ne peux repenser à cette journée sans ressentir un certain regret. La campagne était idyllique et malgré les regards hostiles de quelques paysans (« à cause des éclairs », m'expliqua Somers) nos pérégrinations me procurèrent un grand plaisir. Nous marchâmes dans les bois et les prairies et longeâmes une rivière agréablement paisible. Nous vîmes des lapins, des écureuils et même une biche. Mais, plus que tout, je jouissais de la compagnie d'un ami. Somers était plus ouvert que jamais et s'il ne manquait pas de me parler de ses aventures – physiques et intellectuelles – j'étais moi aussi bavard. J'évoquais longuement les petits drames de la vie quotidienne avec ma femme et les mondanités de la ville. Il riait beaucoup, car je crois que pour lui ces choses banales étaient du plus grand exotisme. Pendant les moments où nous restions silencieux, je me reprochai notre trop longue séparation et me promis de ne pas la laisser se renouveler. Somers avait certainement ses fantaisies, mais je tenais à lui. Et en effet, je n'ai jamais retrouvé une amitié aussi candide.

Le soir approchait et après toute une journée passée ensemble, je ne voyais plus la discordance entre ses paroles et les mouvements de ses lèvres ni les aberrations de ses mouvements qui m'avaient tant frappé. J'étais convaincu que ces choses n'étaient que des illusions psychologiques de ma part et je décidai de lui en parler, sur le ton de l'humour.

— Tu n'as pas eu d'illusions, dit-il avec calme. Ce sont simplement les symptômes de mes expériences. Pour être plus clair : j'ai déjà un pied dans l'embrasure de la porte.

Mon sourire s'effaça.

— Je ne suis pas sûr que ce soit plus clair, dis-je.

— Une partie de moi est déjà dans cet ailleurs. Le reste ne va pas tarder à la rejoindre.

Ce fut la fin de notre belle journée. Je ne savais plus quoi penser et une certaine gêne s'installa entre nous pendant le dîner. Mais avec le recul, je me rends compte que la gêne n'était que de mon côté : Somers était simplement plongé dans ses pensées. Aujourd'hui, je regrette ma réaction. Si j'avais su ce qui allait suivre, si j'avais accepté le fait que ses propos avaient peut-être un fond de vérité, j'aurais pu en parler avec lui en détail. J'aurais pu essayer de comprendre et lui témoigner mon amitié une dernière fois. Mais j'étais sceptique et troublé. Je me retirai dans ma chambre de bonne heure et Somers me salua avec une solennité inhabituelle.

Je n'étais pas d'humeur à me replonger dans *Alastor*. J'avais, au contraire, une puissante envie de normalité. Je m'assis à la petite table et passai plusieurs heures à écrire des lettres à ma femme et à quelques autres proches. Je ne rentrais pas dans les détails concernant Somers et me contentais de décrire avec grandiloquence les charmes de la campagne. Au bout d'un moment, un orage éclata. Étonné, j'allai voir à la fenêtre. Il tombait une pluie battante et je ne vis aucune étoile. La nuit était noire comme du charbon. Il ne m'avait pas semblé que le temps s'apprêtait à changer mais, après tout, je n'étais pas météorologue. Je retournai à mon écriture. Un quart d'heure plus tard environ, trois choses arrivèrent exactement au même instant : un éclair illumina la nuit, un coup de tonnerre colossal retentit et ma lampe de bureau s'éteignit. Je tâtonnai quelques instants dans le noir en poussant des jurons jusqu'à trouver ma boîte d'allumettes. J'en allumai une et dénichai une bougie dans un tiroir. Je sortis dans le couloir, ma torche improvisée à la main, en appelant Somers. J'allai frapper à la porte de sa chambre, sans réponse. Je l'entrouvris et constatai qu'elle était vide. Il n'était pas non plus dans le salon ou dans la cuisine et j'imaginai qu'il devait certainement travailler au sous-sol. Jusque-là, je ne soupçonnais rien d'inquiétant. Après tout, ce n'était qu'une coupure d'électricité. Ce fut un détail à priori insignifiant qui m'alarma. Il ne s'était pas écoulé cinq minutes depuis l'éclair et je remarquai soudain qu'il ne pleuvait plus. Je m'approchai d'une des fenêtres du salon et regardai dehors. Les étoiles brillaient tranquillement au-dessus d'une nuit claire. Il n'y avait plus le moindre nuage.

Encore aujourd'hui je ne sais pas quoi penser. J'ai consulté de nombreux ouvrages de météorologie, sans trouver de réponse satisfaisante. Je suppose que les orages peuvent en effet apparaître et

## XI

disparaître soudainement. J'ai aussi parlé avec quelques paysans des environs qui ont confirmé ce que Somers m'avait dit : depuis trois mois, une quantité invraisemblable d'orages frappait les environs. Des orages qui naissaient et s'évanouissaient comme s'ils obéissaient aux claquements des doigts d'un dieu inconnu. Ces orages étranges cessèrent de se manifester après cette nuit-là.

Ma bougie à la main, je faisais face à la porte du sous-sol. J'inspirai profondément et descendis. Je savais plus ou moins consciemment ce que j'allais trouver. Je manquai plusieurs fois de trébucher et j'allumai plusieurs bougies à moitié consumées posées un peu partout, comme s'il était habituel que l'électricité soit coupée. Au-delà du bureau, des caisses à champignons et des bibliothèques se trouvait l'étrange machine de Somers. Il était assis dans le trône et la cage de métal épousait les formes de son corps. Le souffle coupé, je m'approchai et vérifiai son pouls. Mort, bien sûr. Le métal était encore chaud.

Peut-être aurais-je dû m'élancer dans la nuit pour chercher une maison équipée d'un téléphone et appeler une ambulance ou la police. Mais je me contentai d'allumer un grand feu dans le salon. La police pourrait bien attendre le matin. Je restai longtemps à fixer l'âtre avant d'aller chercher *Alastor*. Je terminai le poème à la lueur des flammes. Le solitaire Alastor survit à la traversée de l'océan agité par les tempêtes et continue son exploration des terres vierges. La mort s'empare de lui, mais son sort reste incertain. J'aime imaginer qu'il parvient à dépasser les frontières de la réalité commune et ainsi à trouver ce qu'il cherchait avec tant d'avidité.

# Éternité

**Antoine Lagarde**

Texte étrange et grave que celui d'Antoine Lagarde, où la mort est un contrat et le spectacle de celle-ci une obligation. Un texte qui pose ses interrogations et qui met mal à l'aise le lecteur. Mais un texte à penser, aussi...

— **J**E VOUS PRIE DE PATIENTER QUELQUES INSTANTS, Madame Valentine va vous recevoir. Puis-je me permettre de vous suggérer la lecture de notre catalogue, dans lequel sont détaillées nos prestations les plus marquantes ? Je suis sûre que vous saurez y trouver l'inspiration pour que votre propre projet soit une réussite.

La secrétaire était charmante, et malgré une dépression qui ne me quittait plus, sa sollicitude me fit chaud au cœur. Cette douceur n'était sans doute qu'une ligne de plus sur sa fiche de poste, mais qu'elle fût feinte ou sincère, son humanité m'aida à ne pas m'effondrer. Bien décidée à rester digne, je me saisis du magazine qu'elle me tendait, et commençai à feuilleter les premières pages. Je tombai rapidement sur le témoignage d'une vieille femme, et en entamai la lecture :

*Je m'appelle Huguette, j'ai 84 ans. Je n'ai pas eu une vie facile, et si j'avais aujourd'hui l'opportunité de recommencer, j'espère que je ne commettrais pas les mêmes erreurs. C'est justement parce que la vie ne nous offre pas de seconde chance que je me refuse à rater aussi ma mort.*

*J'ai deux petits-enfants, fans de super-héros et d'explosions. Je ne les comprends pas toujours, mais je les aime. Ils sont tout ce qu'il me reste, alors je veux les voir sourire quand je mourrai. C'est pourquoi j'ai décidé de m'adresser à **Éternité**, pour offrir à mes deux petits monstres une dernière preuve de mon amour. Quand je partirai en fumée dans l'explosion de mille feux d'artifice, je sais qu'au lieu de larmes, seul un large sourire viendra se dessiner sur leur visage. Et les voir sourire, c'est tout ce que je demande.*

*Merci, **Éternité**, de me permettre une dernière fois de faire sourire mes petits-enfants.*

Une photo d'un splendide feu d'artifice accompagnait le texte, au premier plan de laquelle on distinguait les silhouettes de deux enfants

pointant le ciel du doigt. Je soupçonnais un montage, mais malgré mes réserves, l'histoire d'Huguette m'avait touchée. Peu m'importait qu'elle soit écrite par un stagiaire boutonneux ou une authentique grand-mère. Quand on en vient à traîner ses guêtres dans les locaux d'Éternité, un tel récit ne peut que résonner douloureusement avec l'avenir qu'on se destine.

Je fis défiler les témoignages suivants sans vraiment laisser à mon regard le temps de s'attarder, et me retrouvai finalement en dernière page du magazine. En haut trônait une simple inscription : **AVEC ÉTERNITÉ, ÉCRIVEZ VOTRE PROPRE MORT**. En dessous, un revêtement métallisé rendait la feuille réfléchissante, permettant au lecteur de détailler son propre reflet. Par-delà ma vision brouillée par quelques larmes, mon faciès émacié par une vie de douleur m'apparut dans toute sa piteuse nudité. La peau diaphane de mon visage, encadré par ma longue chevelure brune, luisait dans le miroir de la brochure. La pâleur de mes lèvres achevait ce triste portrait.

— Madame Dulac, Madame Valentine va vous recevoir.

D'un revers de main, je tâchai d'effacer les marques de mon émotion, et emboîtai le pas à la demoiselle. Elle m'ouvrit les portes d'un bureau spacieux, et s'effaça pour me laisser passer. Je voulus la gratifier d'un mot de reconnaissance, mais je craignais de m'effondrer si je me laissais aller à mon émotion. Je passai donc à ses côtés sans même un signe de tête, et me dirigeai vers le fauteuil qu'on me destinait. Je serrai la main de mon hôte, et pris place en face d'elle. Sa poigne me mit du baume au cœur, et je sus que sa bonté me permettrait d'aller au bout de ma décision. Je détaillai ses traits pour puiser dans sa bienveillance manifeste le courage de rompre le silence. Depuis ses pommettes écarlates jusqu'au vert abyssal de ses iris, en passant par son sourire délicat ou ses rides de sollicitude, tout en elle respirait le bonheur. Rassurée par cet examen préliminaire, je pris une profonde inspiration, reléguai ma tristesse au second plan, et pris la parole.

— Madame Valentine.

— Appelez-moi Emma, m'interrompit mon interlocutrice avec beaucoup de douceur. Me permettez-vous de vous appeler par votre prénom à mon tour ? Anna, si j'en crois votre dossier ?

D'un signe de tête, je lui donnai mon assentiment, déjà trop bouleversée pour pouvoir formuler à voix haute ce que j'étais venue chercher chez Éternité. Consciente de mon malaise, Emma prit les devants :

— Je ne vous le cacherai pas, Anna, nous traitons d'ordinaire avec des personnes que la mort accule. Nous ne considérerons votre cas qu'avec encore plus de sérieux. Je veux vous assurer ici que vous n'êtes pas seule. Nous vous accompagnerons jusqu'au bout.

— Me suicider seule, je n'y parviendrai pas, articulai-je finalement. Mais continuer à vivre, c'est impossible.

— À Éternité, nous n'aimons pas le mot suicide, me reprit-elle après avoir tiqué sur ma précédente assertion. Trop de fantasmes entourent ce terme. Nous accompagnons le départ de nos clients, rien de plus. Et nous nous basons sur un cadre légal solide. Je tiens à vous rassurer, la loi vous offre tout son soutien pour le voyage que vous allez entreprendre.

Son ton avait bien vite retrouvé sa bonhomie précédente, mais la brève froideur que mon intervention avait fait naître effaça l'envoûtement dont elle m'avait entourée. À combien d'autres âmes en peine avait-elle ressorti ce même baratin ? Combien d'autres s'étaient laissés endormir par sa douceur, jusqu'à signer un pacte avec le diable ?

Un brusque élan d'indignation me saisit à la gorge devant cette gentillesse de façade, et l'envie de fausser compagnie à cette intrigante me traversa l'esprit. Mais plus forte que ma colère l'était ma tristesse. L'image guillerette de Gabriel surgit devant mes yeux, ses premiers balbutiements résonnèrent à mes oreilles, le souvenir de ses petits doigts serrant mes pouces comme il avait l'habitude de le faire. Une bouffée de désespoir me cloua sur place alors que je sentais à nouveau son corps froid dans le creux de mes bras. Aux bafouillis inaudibles mais pleins de vie de mon enfant succédèrent les lamentations terribles de Julia, que je ne savais comment consoler.

Qui étais-je donc, pour penser mériter plus que le traitement qu'on m'offrirait ? Je n'étais digne ni de l'amitié d'Emma, ni de l'amour de Julia. J'esquissai un sourire contrit envers mon hôte pour lui signaler ma bonne volonté. Encouragée par cette marque de sympathie, Emma reprit la main :

— J'ai lu votre dossier. Vos états de service dans la police sont impeccables, vous avez sauvé nombre de vies.

— À quoi bon sauver mille vies, si on ne peut protéger ceux auxquels on tient ? répliquai-je avec désabusement, bien décidée à ne pas accepter cette déférence factice.

— Je vous prie de m'excuser si mes mots vous ont choquée, tempéra-t-elle avec douceur. Croyez bien que jamais je ne jugerai vos motivations. Regardons plutôt vers l'avenir, proposa-t-elle avec

entraîn. Je lis ici que vous avez demandé à mourir d'une balle dans la tête, en pleine rue. Puis-je vous en demander la raison ?

— J'ai vécu dans la rue, l'arme au poing, à lutter jour après jour pour un monde plus juste. Maintenant que tout est fini, je désire partir de la même manière.

— Et loin de moi l'idée de vous en dissuader, Anna. Nous sommes tous uniques, que ce soit par notre vie ou par notre mort. Mais je tiens néanmoins à vous faire part de nos formules à grand succès, pour m'assurer que vous ferez un choix informé.

Emma étala devant moi quelques photographies toutes plus magnifiques les unes que les autres. Avec calme, elle s'employa à me décrire à grand renfort d'une philosophie vaseuse les mille manières dont je pouvais tirer ma révérence.

— Et pour finir, notre favori, conclut-elle en dévoilant sous mes yeux vides une double page imagée. Notre départ le plus authentique peut-être, le plus familial sans doute : le feu d'artifice, pour s'évader dans une dernière explosion colorée. Les motifs comme les couleurs sont laissés à votre libre appréciation. Vos proches garderont le souvenir joyeux d'un festival chamarré.

En quelques mots, je réaffirmai mon premier choix, et replongeai dans un silence peiné.

— C'est d'accord, ma chère, répliqua-t-elle en réprimant habilement un soupir de dédain. Vous n'avez plus qu'à m'indiquer la date et l'heure que vous choisissez pour votre départ, parapher chaque feuille du contrat, et signer en dernière page.

J'avais déjà mûrement réfléchi à la question. Sans hésiter, je programmai mon suicide au lendemain après-midi. Vingt-quatre heures, c'était sans doute déjà plus que je ne méritais, mais je voulais m'octroyer le droit de penser encore un peu à Gabriel. Alors que je feuilletais machinalement le dossier qu'elle m'avait tendu tout en y apposant mes initiales, Emma reprit la parole :

— Je me dois de préciser que ce contrat vous lie à notre société. Si l'une des deux parties ne respecte pas ses obligations, ou se croit lésée dans ses droits, des poursuites judiciaires pourront être engagées. Ce contrat nous protège, vous tout comme Éternité. Ce fut un réel plaisir de faire votre connaissance, Anna.

— Il en va de même pour moi, Madame Valentine.

Je lui serrai la main une dernière fois, et tournai les talons. Je n'en pouvais plus de son oppressante gentillesse. Je n'en pouvais plus de voir dans ses pupilles le reflet d'une simple cliente. Je n'en pouvais plus de vivre.



Alors que je quittai le bâtiment, mon portable vibra. Je tressaillis quand le nom de Julia apparut, mais j'ouvris tout de même son message. *On peut se voir, demain ? À midi, dans notre restau. Je t'aime toujours autant.* J'essayai la larme qui perlait déjà au coin de mon œil, et hélai un taxi.

\*

Ma main tremblait lorsque je poussai la porte du restaurant. Machinalement, j'avançai jusqu'à notre table habituelle. Julia me tournait le dos, déjà installée. J'en profitai pour graver sa silhouette dans ma mémoire. Je voulais me souvenir de sa longue chevelure brune, de son cou si joliment dessiné, de son chemisier bordeaux. J'étais impatiente de la revoir, mais alors qu'enfin j'arrivais à sa hauteur, le souvenir de Gabriel revint me frapper en pleine poitrine. Son image encore vive devant mes yeux, je ne sus comment saluer mon ancienne compagne. Alors je pris place sans même l'embrasser ni la serrer dans mes bras. À peine parvins-je à esquisser un sourire en direction de ses yeux verts, qui pourtant me contemplaient avec amour.

Hantées par la présence encore vive de notre enfant, aucune de nous n'arrivait à rompre le silence. Nous nous aimions plus qu'on ne pouvait l'imaginer, mais nous souffrions bien davantage encore. J'aurais voulu ne jamais avoir à la quitter, pourtant ne passer qu'une seconde à ses côtés me plongeait dans les affres d'un supplice insurmontable. Quand je la regardais, je ne voyais pas qu'une femme sublime au visage finement dessiné et aux formes élégamment galbées, mais aussi une mère aimante qui berçait Gabriel en lui fredonnant une comptine. Et ce souvenir-là, je ne pouvais plus le supporter.

Julia, dont j'admirais la force, réussit la première à dissiper le malaise lancinant qui pesait sur nous. Elle saisit entre ses doigts ébène ma main droite, et tout en me caressant amoureusement la peau, prononça un premier mot.

— Je suis heureuse de te revoir. Tu me manques, Anna.

— Moi aussi, parvins-je à murmurer, avant qu'un sanglot ne vînt serrer ma gorge.

Prises par l'émotion, nous profitâmes de la venue du serveur pour commander notre repas et reprendre notre emprise sur nos sens. Mon dernier repas. L'échéance se rapprochait, et avec elle la certitude que je ne pourrais me confier à Julia et ajouter à sa peine.

— Reviens à la maison, reprit-elle finalement. Je ne peux pas vivre sans toi, Anna.

— C'est trop dur, balbutiai-je alors qu'une larme perlait au coin de mon œil. Cette maison, c'est celle de Gabriel. Tout me rappelle son absence. Le mur contre lequel il dessinait. Le tapis dans lequel il aimait se rouler. Même toi, je...

Je n'achevai pas ma phrase, mais Julia avait compris. Le plus dur, ce n'était pas de revenir dans un logis au sein duquel j'avais connu tant de bonheur. Non, ce qui m'arrachait vraiment le cœur jusqu'à en faire saigner mon âme, c'était d'être avec elle, de l'entendre respirer, de la voir rire, pleurer, manger, jouer, dormir. Je l'aimais de tout mon être, mais je n'arrivais pas à oublier notre petit. Quand elle riait, je souffrais de ne pas entendre le ricanement de Gabriel en écho. Quand elle mangeait, je gémissais de ne pas découvrir Gabriel farceur, tentant de lui subtiliser sa nourriture. Et quand elle pleurait enfin, comme si souvent ces dernières semaines, je mourais de ne pas voir Gabriel, du haut de ses cinq ans, s'évertuant à lui remonter le moral.

— C'est trop dur pour moi aussi, finit-elle par admettre. Te voir sans lui, c'est au-dessus de mes forces. Mais ne pas te voir, c'est étonnant. Quand je pleure le soir, je ne désire qu'une chose : me blottir dans tes bras pour épancher ma peine.

— Cette souffrance me tue, Julia. Je n'y arrive plus.

— Elle me tue moi aussi, Anna. Mais je préfère mourir de chagrin dans tes bras que dans la solitude. Nous pouvons être tristes ensemble, Anna. Nous pouvons pleurer ensemble. Et peut-être pourrons-nous nous relever ensemble. Sans Gabriel, la vie n'a plus sens. Mais sans toi, rien n'a de sens.

Pour toute repartie, je lui susurrai un je t'aime. Comme à chaque fois que je la voyais, mes certitudes volaient en pièces.

— Julia, il faut que je te dise quelque chose.

Le serveur interrompit mon aveu avant même que je ne pusse le formuler, et déposa des assiettes fumantes devant nous. Mon bref accès de courage déjà tari, je plongeai mon regard dans mes pâtes pour soustraire le secret de mon suicide aux pupilles inquisitrices de ma bien-aimée. Pendant de longues minutes, aucune de nous ne parvint à rompre le silence peiné qui nous habitait. Encore une fois, seule Julia trouva en elle les ressources pour faire revivre la conversation.

— Moi aussi, j'ai quelque chose à te dire, Anna. Je suis retourné à l'agence d'adoption. J'ai revu Gabriel Richot. Tu t'en souviens ?

Bien sûr que je me souvenais de Gabriel Richot. De cet homme d'une bonté sans pareille, qui s'était démené auprès des deux inconnues que nous étions à ses yeux pour que notre dossier franchît toutes les barrières. De son appel un soir, une émotion authentique dans le creux de sa voix, pour nous annoncer qu'il avait trouvé un

## XVIII

nourrisson sans famille. De ses encouragements, alors que l'angoisse nous envahissait avant de rencontrer notre enfant. Des larmes qui avaient coulé de ses yeux, quand nous lui avions annoncé que nous l'appellerions Gabriel. Et de toute sa gentillesse, de tous ses efforts, il ne restait aujourd'hui plus rien d'autre que mon désespoir. Oui je me souvenais de Gabriel Richot, tout comme je me souvenais du bonheur qu'il avait fait naître en moi, et du malheur qui m'accompagnerait à jamais.

— Ça m'a fait du bien de lui parler. Je me suis souvenue des raisons qui nous avaient poussées à adopter. Il y a tant de petits qui n'ont ni famille ni amour. Je sais bien que nous ne sommes sûrement pas encore prêtes à adopter à nouveau, Anna. Mais le jour où nous le serons, il m'a assurée que nous serions en haut de sa liste. Voilà ce que je voulais te dire aujourd'hui. Reviens à la maison, et revivons ensemble. Pour Gabriel.

Ces deux derniers mots, elle les murmura dans un énième sanglot, avant de se saisir de ma main. À son contact, je m'effondrai à mon tour, terrassée par l'amour qu'elle m'offrait, et par le pari fou qu'elle me proposait. Seule dans mon appartement exigu, je n'imaginai nulle échappatoire à ma condition, mais à ses côtés, je me surprénais à rêver à nouveau. Ne pouvant retenir plus encore mon élan, je me portai à ses côtés, et l'enserrai de toutes mes forces. Nous pleurâmes au beau milieu du restaurant, entre les clients et les serveurs, et nous n'en avions cure. Nous pleurâmes notre peine, notre amour, le temps passé l'une sans l'autre. Nous pleurâmes pour Gabriel surtout, et cette douleur indicible nous unissait plus encore. Pour la première fois depuis sa disparition, j'entraperçus une faible étincelle d'espoir, qui brillait par-delà le néant de ma souffrance.

Mon assiette était froide quand je rejoignis ma place, mais malgré le goût salé que mes larmes avaient déposé sur ma langue, les saveurs explosèrent sur mon palais. Je goûtais à nouveau à la vie, avec l'appétit de ceux que la nuit a recouverts depuis déjà trop longtemps. Nous achevâmes notre repas dans le silence, trop occupées à nous plonger dans les yeux de l'autre. Ma douleur pesait toujours intensément sur ma poitrine, serrant mon cœur et engourdissant mes sens, mais je sentais que de la caverne obscure dans laquelle je sombrais, Julia venait d'allumer une torche de sa passion. Et qu'avec cette torche, je pourrais peut-être retrouver le chemin de l'espoir.

Nous sortîmes du restaurant encore ébranlées par notre échange. Lorsque nous posâmes le pied sur le trottoir, je peinais toujours à mettre de l'ordre dans mes pensées. L'image de cet enfant que nous pourrions un jour avoir emplissait mon esprit, effaçant tout le reste.

Mon portable vibra alors que nous nous engagions dans l'avenue piétonne, main dans la main. Machinalement, j'y jetai un œil, et lus la notification pleine de désespoir que j'avais tapée la veille, alors que j'avais déjà renoncé à vivre : *Rendez-vous avec Gabriel*.

Au même instant, le canon froid d'un pistolet se posa contre ma nuque. Un Sig-Sauer sans aucun doute, comme je l'avais requis dans les locaux d'Éternité. La même arme qui m'avait accompagnée toutes ces années, alors que je luttais vainement pour offrir un monde meilleur à mon fils. Je fermai les paupières, comprenant que la parenthèse bienheureuse que m'avait offerte Julia resterait à jamais à l'état de rêve. Je ne méritais pas de vivre. À peine méritais-je le bonheur sincère que cet ultime repas m'avait apporté.

Ignorante du drame à venir, ma compagne pressa ma main avec une intensité renouvelée. Et dans sa poigne, je ressentis le désespoir de me perdre à nouveau. Alors sans qu'aucune pensée ne vienne parasiter mes gestes, je laissai parler des réflexes profondément ancrés en moi. Je me retournai en écartant Julia du bras, et penchai ma tête alors que le premier coup partait déjà. Assourdie par la détonation, je me forçai à l'action, et alors que la gâchette revenait en position, je me saisis à deux mains du poignet de mon assaillant, que je pressai de toute mon envie de vivre. Un bref glapissement de douleur franchit ses lèvres alors qu'il laissait échapper l'arme. À peine avait-elle heurté le sol que je m'en emparai. Une respiration de plus, et j'agissais par deux fois la détente. Les balles se fichèrent dans la jambe de mon agresseur, qui s'écroula en hurlant.

Le tout n'avait duré que quelques secondes. Alors que la bouffée d'adrénaline qui m'avait saisie se dissipait, je pris conscience de mes actes. Et quand mes yeux s'attardèrent sur le visage encore enfantin de mon agresseur, l'horreur me frappa enfin. Le gamin devait avoir à peine vingt ans. De ses mains tremblotantes, il tentait vainement de juguler les bouillons carmin qui jaillissaient de sa jambe blessée. Je m'effondrai au sol alors que peu à peu s'insinuait en moi la certitude d'avoir blessé un innocent.

Ignorant tout de mes torts, Julia se précipita sur moi pour m'encercler de sa présence. Je ne lui rendis pas son embrassade. À nouveau, je me sentais vide, habitée uniquement par les hurlements de celui que j'avais meurtri. Du fond de ma détresse, mes réflexes revinrent à mon aide. Étrangère à mon propre corps, je m'extirpai de l'étreinte de ma compagne et me traînai misérablement jusqu'à ma victime. Profitant de sa faiblesse pour l'approcher malgré la peur palpable que je lui inspirais, je lui ôtai sa ceinture, et m'en servis comme garrot. De toutes mes forces, je serrai sa jambe, avant de retourner

m'effondrer auprès de ma bien-aimée. Les sirènes de la police résonnaient déjà dans le lointain quand je fermai les yeux, me livrant tout entière à l'oubli d'une narcose bienvenue.

\*

— Messieurs, Mesdames, les jurés, je serai bref, car je vous crois suffisamment sagaces pour reconnaître la gravité des faits. Je me bornerai donc à vous les rappeler. L'accusée ici-présente, Anna Dulac, s'est présentée il y a maintenant un mois dans les locaux d'Éternité. Elle y a signé un contrat d'accompagnement au départ auprès de la plaignante, Emma Valentine. Notez ici que Madame Valentine s'est étonnée de l'option sur laquelle s'est portée la décision de Madame Dulac, sans pour autant la remettre en cause. Le lendemain à 15 heures, Monsieur Dunard établit le contact avec sa cliente, au beau milieu de la rue comme spécifié dans le contrat signé par les deux parties. L'histoire aurait dû en rester là. Un beau départ, pour saluer la vie exemplaire menée par une représentante de l'ordre. Alors, pourquoi sommes-nous réunis aujourd'hui ?

La pause que s'octroie le procureur me permet de chercher un hypothétique soutien dans la salle d'audience. Mon regard s'attarde quelques secondes sur Emma Valentine, mais le sourire en coin qui naît à la commissure de ses lèvres ne laisse que peu de doute quant à sa compassion. Attristée, je me hâte de détourner le regard, jusqu'à trouver le visage angélique de Julia. Ses yeux sont fixés sur moi, mais l'amour qui d'ordinaire luit dans ses pupilles est aujourd'hui recouvert par un voile dur et froid. La même tristesse l'entoure depuis sa première visite au parloir, lorsqu'elle a compris que je ne pensais qu'à mourir quand elle ne pensait qu'à m'aimer. Je lui avais hurlé mon amour, je l'avais implorée de m'attendre, mais ma trahison était encore trop vive, et sa peine trop intense.

Elle n'était plus revenue, et à nouveau j'avais songé à mourir. Pendant un mois, le visage de Gabriel avait hanté mes nuits et mes journées. Un mois passé à écouter sans vraiment l'entendre l'optimisme de mon avocate. Un mois surtout à imaginer Julia, dehors, et à songer au pire.

Pourtant, au premier jour de mon procès, je l'avais repérée dans le public, et malgré ses yeux toujours sévères, elle m'avait adressé un sourire. Ce sourire, je m'y accrochais comme à une bouée depuis que le procès avait débuté. Et encore aujourd'hui, je n'arrivais à écouter le discours du procureur sans m'effondrer qu'en chérissant ce souvenir. Quand il s'apprête à reprendre sa diatribe, je crois distinguer l'ébauche

d'un encouragement éclairer les traits de Julia. Une larme me monte aux yeux alors que sa voix résonne à nouveau.

— Les faits parlent d'eux-mêmes. Madame Dulac n'a rien d'une policière modèle, d'une mère parfaite ou d'une compagne exemplaire. Elle a quitté les forces de police il y a six mois, à la mort de son enfant, étouffé par une cacahuète alors que l'accusée était seule avec lui. Nous ne sommes pas ici pour statuer sur une quelconque négligence, j'en suis conscient, mais je crois pouvoir dire que ces événements mettent en perspective les faits qui lui sont aujourd'hui reprochés. Imaginez-vous responsable de la mort de votre enfant. Chaque fois que le regard de votre compagne se pose sur vous, vous y lisez des reproches. À ses yeux, vous serez à jamais celle par qui votre fils a disparu. Peu à peu, vous sombrez, convaincue de votre faute comme de votre impuissance. Certains relèvent la tête, d'autres s'écroulent. Mais d'autres encore, comme vous, Madame Dulac, s'écrie-t-il brusquement, d'autres imaginent des plans plus retors. Je ne crois pas que vous ayez voulu mettre fin à vos jours. Car lorsqu'on choisit de mourir, on ne le fait pas devant les yeux de celle qu'on aime ! Si Madame Dulac s'est rendue dans les locaux d'Éternité, c'est parce qu'elle voulait récupérer son amour perdu. Alors elle a signé un contrat qu'elle n'envisageait pas d'honorer. Elle connaissait ses aptitudes, et savait qu'elle pourrait sans aucun doute réchapper à l'attaque. Dans son esprit embrumé par le désespoir, sans doute pensait-elle qu'un acte héroïque lui ferait regagner l'amour de sa compagne. Mais son plan est allé trop loin. Dans l'entreprise, elle a blessé Monsieur Dunard. Non contente de rompre un contrat qui l'engageait, elle a porté atteinte à l'intégrité physique d'un de nos concitoyens. Voilà ce qu'est Madame Dulac. Une femme sans morale qui, perdue dans un désespoir que nous ne saurions considérer comme une circonstance atténuante, a blessé par balle un homme. La peine n'excuse pas tout. La détresse n'autorise pas tous les excès.

— Ses accusations sont creuses, et il le sait, me chuchote à l'oreille mon avocate pour tenter de me rassurer. Il s'embarque dans une théorie vaseuse parce que son dossier est vide. Il ne cherche qu'à remporter par l'empathie ce que les arguments ne peuvent lui donner.

J'entends à peine ses paroles, tant le réquisitoire de l'avocat m'a plongée dans les affres d'un désespoir sans fin. Je revis à nouveau ce jour maudit. Je revois Gabriel adresser de grands signes de la main à Julia alors qu'elle part l'esprit tranquille au travail. J'entends ce coup de fil qui m'a éloignée quelques minutes de mon fils. Et je redécouvre le corps à l'agonie de Gabriel, allongé sur le carrelage de la cuisine. Son visage bleu me fixe sans frémir, ses lèvres pâles m'adressent leur

supplique silencieuse, ses doigts sans vie ne retournent plus mes caresses.

D'un nouveau coup de coude, mon avocate recentre mon attention sur le procureur, dont la hargne ne semble pas se tarir.

— Il est temps pour moi de conclure. Le crime commis par Madame Dulac est un crime grave, et la peine que vous devez lui infliger doit être à la hauteur. Sans doute serait-il humain de voir dans la mort de son enfant des circonstances atténuantes. Mais rendre un jugement humain serait une grave erreur. Vous devez statuer non pas en tant qu'humains, mais en tant que juges. Et à ce titre, vous vous devez de ne pas laisser vos émotions vous dicter votre jugement. Les faits sont graves, et doivent être punis. Votre décision implique bien plus que Madame Dulac, Madame Valentine ou Monsieur Dunard. Votre décision sera un message. Et plus encore qu'un message, elle symbolisera la voie vers laquelle s'oriente notre société. Soyez les émissaires d'un pays fort qui protège les honnêtes travailleurs et châtie ceux qui bafouent ses principes. À ce titre, je requiers une peine de trois ans de prison ferme, assortie d'une période de sûreté d'un an, et cinquante mille euros de dommages et intérêts.

Je reçois cette conclusion avec la lassitude de celle qui n'a plus les forces pour batailler. Je n'ai même plus le courage de chercher Julia du regard. J'ai bien trop peur d'y découvrir les reproches et la rancœur qu'a évoqués le procureur. Alors je baisse la tête tandis que mon avocate entame ma défense. Sa voix me parvient du lointain ; je l'entends vanter mes mérites et mon abnégation, et s'attrister des épreuves que le destin a mises sur mon chemin. Pourtant, j'ai l'impression qu'elle parle d'une étrangère. Je ne suis pas cette femme forte qu'elle décrit, ni cette mère aimante que le désespoir a saccagée.

Alors qu'elle poursuit sa brillante harangue, de nouvelles larmes tombent sur mes genoux. Les minutes s'écoulent sans que je ne sache si mon avocate parvient à remporter l'adhésion des jurés, mais quand elle me rejoint, un sourire satisfait éclaire son visage. Je n'ai malheureusement plus l'énergie pour me réjouir. Je préfère attendre, résignée à ne plus revoir Julia. À la perdre à jamais, si ce n'est déjà fait.

D'un signe de tête, je refuse la parole qui m'est offerte par le juge, et laisse les jurés à leur délibération. Ce n'est pas avec ce juge ou ces jurés que je veux discourir. Je ne veux parler qu'à Julia. Je veux lui dire mon amour, mon désespoir, mes regrets, mes erreurs, mes peines et mes joies. Je veux lui parler de Gabriel surtout, de cette petite boule de bonheur qui a éclairé mes journées pendant près de quatre années. Je veux me rappeler sa présence à ses côtés, et pleurer sa disparition sur son épau.

Mes errements de pensée m'accompagnent encore alors que les jurés reprennent place. Un silence monacal recouvre l'assistance quand un des jurés se lève, et d'une voix assurée s'apprête à sceller mon destin :

— Le jury déclare Madame Dulac coupable d'agression sur la personne de Monsieur Dunard à l'unanimité. La peine sera d'un an de prison avec sursis, et de quarante mille euros d'amende.

À cette annonce, mon avocate me prend par les épaules en gloussant de bonheur, plus heureuse que moi de cette issue. Je peine à savoir comment réagir, alors je me retourne pour chercher Julia des yeux. Elle me rend mon regard, tandis que du bout des lèvres, je la vois me susurrer un *je t'aime* que je veux croire plein de promesses. Seulement alors, j'autorise le bonheur à m'envahir. Pour la première fois depuis plusieurs mois, je désire plus que l'oubli de la mort. Je suis libre. Libre devant la loi, mais libre d'aimer surtout.

Je serre à mon tour mon avocate dans mes bras, avant de m'apprêter à rejoindre Julia. Mais alors qu'une dizaine de mètres seulement nous séparent, je la vois adresser un signe de tête en direction d'Emma Valentine, qui opine du chef en retour, d'un geste empreint de gravité. Surprise par cet échange complice entre deux femmes qui ne se sont jamais rencontrées, je reporte mon attention sur ma bien-aimée. Elle me fixe désormais de toute sa beauté, alors que ses lèvres s'entrouvrent à nouveau. *Adieu, je t'aime*. Tels sont les mots que je crois lire avant de la voir tourner les talons et franchir les portes de la salle d'audience.

Incapable de comprendre son comportement, je reste figée quelques instants. Jusqu'à ce qu'un coup de feu résonne depuis l'extérieur de la salle, et me sorte de mon hébétude. Un bruit de mort, qui me traverse de ses funestes sonorités.

Je porte un regard vide sur Madame Valentine. Et malgré l'antipathie qu'elle me voue, je lis dans ses traits une pitié teintée de compassion. Alors je comprends. Les mots de Julia. Son signe de tête. Le coup de feu.

Je m'effondre au milieu de la salle, dévastée de me savoir libre. Dévastée de me savoir seule.



# Le Joueur du Louvre

Pierre Gévart

On oublie souvent que le boss est aussi (et même avant tout) un auteur, et pourtant... Des recherches scientifiques sur l'artisanat au département des antiquités du Musée du Louvre. Une intrigue basée sur une découverte futuriste, qui baigne dans une ambiance fantastique. Pierre Gévart nous fait voyager dans le temps et l'imaginaire, et se fait visiblement plaisir avec cette histoire à la fois classique et décalée. De quoi donner envie d'aller se promener à Paris, ou plus loin encore – si on pouvait ! De quoi donner envie aussi de relancer quelque Puat un de ces jours, lorsqu'on n'aura rien d'autre à faire... (vœu pieux !)

**L**A TOUR SAINT-JACQUES A TOUJOURS TENU une place particulière dans mon existence. Le 23 août 1944, c'est là que mon père et ma mère se sont rencontrés en pleine libération de Paris. À dire vrai, ils appartenaient tous les deux sans le savoir au même réseau de résistance et le point de ralliement fixé pour le début du soulèvement était justement à cet endroit. Quand ma mère se rendit compte que cet homme la suivait, marchant sur le même trottoir de la rue de Rivoli, restant à quelques mètres en arrière d'elle, elle hésita entre deux hypothèses : une tentative de drague, hélas fréquente, ou une filature ennemie particulièrement peu discrète. Elle faillit même renoncer à se rendre au rendez-vous. Et finalement ils firent connaissance en prenant d'assaut avec le reste du commando les locaux de la préfecture, sur les quais. Le reste relève de leur histoire personnelle. Plus tard, il se trouve que, par le plus grand des hasards, c'est ici aussi que j'ai rencontré ma compagne. Nous avons tous deux réservé une place au Théâtre de la Ville où l'on donnait une adaptation de l'*Œdipe*, de Sophocle, dans une mise en scène de Rafael Rodriguez. Nous avions une heure d'avance, j'étais revenu en pèlerinage en quelque sorte sur les lieux d'origine, et elle avait choisi de s'asseoir sur un banc du parc pour y continuer la lecture de *La Dialectique du sexe*, de Shulamith Firestone, en attendant l'ouverture des portes. Tout cela ne nous prédisposait pas forcément à engager une conversation.

Et puis un orage a éclaté. Comme dans la chanson de Brassens, j'avais un parapluie et je lui offris un coin d'abri pour courir avec elle jusqu'à un café situé derrière le square, rue Saint-Martin. C'était le *Café-Livre* tel que vous pouvez toujours le trouver aujourd'hui et tel que depuis nous y revenons souvent, ensemble ou chacun de notre côté, y amenant parfois des amis, des connaissances, et même y tenant une fois par an le jury d'un prix de l'article scientifique dont j'assume la présidence. C'est pour cela que j'avais choisi cet endroit pour y fixer rendez-vous à Rastinne.

Car c'est justement au cours de la lecture des articles remis dans le cadre de ce prix que j'avais pour la première fois découvert ses travaux. Rastinne avait décidé d'envisager que la poterie mentale de la potière hongroise Ezster Németh puisse constituer une hypothèse réaliste. Németh est cette artiste qui prétend être capable, après avoir tourné des pots ou des vases, de leur imprimer des déformations de surface uniquement par la force de sa pensée. Rastinne s'était fixé comme objectif de pouvoir placer des chiffres et des démonstrations sur la chose. Et il avait réussi. Németh l'avait accueilli chez lui pendant six mois et, pendant six mois, Rastinne avait élaboré des procédures, des protocoles d'expérience, inventé des instruments tous plus délicats et précis les uns que les autres. Et en effet, il avait pu vérifier que, sous l'effet des ondes mentales de la potière, l'argile se déformait et que cette déformation laissait dans la composition particulière des minéraux de l'argile une trace non seulement mesurable, mais durable. Le chercheur avait en particulier pu constater que l'anomalie mesurée ne variait pratiquement pas, que la poterie fut modelée et cuite de la veille ou qu'elle l'ait été vingt ans auparavant. En revanche, lorsque les vases n'étaient pas cuits immédiatement, ou devaient attendre longtemps au séchage, l'effet se dissipait, ce qui lui faisait parler d'élasticité particulière. Mais la cuisson – en tout cas la cuisson à une température suffisante qu'il avait précisément évaluée comme supérieure à 842 °C – figeait complètement l'effet des ondes mentales.

Naturellement, quand comme moi on est attaché au laboratoire d'archéologie sumérienne du département des antiquités du Musée du Louvre, ce genre de phénomène ne peut que susciter non seulement de l'intérêt, mais même des interrogations.

C'est la raison pour laquelle j'avais fixé ce rendez-vous. En attendant le physicien, j'extirpai des rayons quelques ouvrages dont les titres évoquaient pour moi des souvenirs ou au contraire des envies jamais assouvies. Le *Café-Livre* est plus une bibliothèque qu'un café. Les murs sont tapissés jusqu'au plafond de volumes. Le plus souvent ce sont des livres de poche et les clients sont invités à en user comme

bon leur semble. La règle étant bien entendu non pas d'y venir faire son marché, mais d'y échanger. Certains habitués viennent ainsi régulièrement, comme on va à la bibliothèque publique, emprunter quelques ouvrages qu'ils remplacent scrupuleusement par le même nombre ou plutôt par la même largeur de rayon. Ce jour-là, j'avais en particulier trouvé un vieil exemplaire d'un roman de Philip K. Dick : *À Rebrousse-Temps*. Je me souvenais de cette histoire de temps inversé où les morts renaissaient et où l'auteur avait poussé le souci du détail jusqu'à inverser le fonctionnement du tube digestif. Ce n'était sans doute pas la lecture à recommander dans un restaurant à des personnes sensibles, mais tel n'était pas mon cas : j'étais capable de lire une description de l'opération de réintégration des substances tout en dégustant allègrement une andouillette grillée, conforme à la règle fixée par Édouard Herriot : « une andouillette c'est comme la politique, ça doit sentir un peu la merde, mais pas trop ». J'avais également glané *Oasis interdites*, d'Ella Maillart, racontant le périple de l'auteure à travers l'Asie centrale en 1935, *La Faute de l'Abbé Mouret*, de Zola, un des moins connus de la série des Rougon-Macquart, mais dont la lecture m'avait donné l'habitude de prendre mon petit-déjeuner avec de la soupe de légumes, *Trois Hommes dans un bateau*, de Jérôme K. Jérôme, pour le syndrome du genou de la femme de ménage, *Le Principe de Peter*, bien entendu, par Laurence J. Peter, histoire de me persuader que je n'avais pas encore vraiment atteint mon niveau d'incompétence, *La Guerre des Mondes*, de Wells, pour la description des Martiens, tas auquel j'ajoutai en dernière minute *Une brève histoire du temps*, de Stephen Hawking. Le but n'était certes pas de lire le tout, mais d'y grappiller des mots, des phrases, rarement des pages, pour agrémentez mon repas.

J'en étais au café, et j'abordais Hawking, quand Rastinne fit son entrée. Je le repérai tout de suite à son collier de barbe blanche et à son crâne rasé, ainsi qu'aux lunettes à épaisse monture noire derrière lesquelles il s'abritait. Je me levai et allai l'accueillir tout en commandant au passage un deuxième café pour moi et un autre pour lui.

— Je vous avoue que je suis curieux de savoir pour quelles raisons vous m'avez fixé ce rendez-vous aujourd'hui, commença-t-il sans attendre d'avoir pris place à la table à laquelle je m'étais installé. J'imagine que cela à voir avec l'article que je vous ai soumis. Et vous allez peut-être m'annoncer une bonne nouvelle.

— Nous n'avons pas encore officiellement commencé les lectures, dus-je tout de suite le décevoir. Mais il est vrai que votre article a attiré mon attention. J'ai une question à vous poser.

— Je vous écoute.

— Est-ce que vous croyez qu'il y a une limite dans le temps à la pérennité de l'enregistrement des anomalies particulières que vous avez pu identifier dans les poteries de Némets ?

— A priori aucune. Je crois que cent ans pourraient s'écouler sans qu'une altération notable de l'anomalie se révèle.

— Je ne vous parle pas de cent ans. Je vous parle de trois mille cinq cents ans.

À l'énoncé de cette durée, il sursauta.

— C'est en effet quelque chose de considérable. Avez-vous un artefact précis à me soumettre ?

L'homme était subtil et semblait vite comprendre où on voulait l'emmener. Tant mieux, cela m'allait et nous ferait gagner du temps. Mais il me restait encore quelques questions à lui poser.

— Est-ce que vos méthodes sont inoffensives pour l'objet examiné ?

— Si vous voulez me demander s'il faut par exemple broyer ou casser un morceau de l'objet, c'est non. L'appareil dont je dispose détecte à distance, du moins à une distance raisonnable de quelques millimètres, sans même toucher la matière.

— C'est ce qu'il m'avait paru comprendre en lisant votre article, et c'est tant mieux, car sinon je ne suis pas sûr que nous eussions pu aller plus loin dans la vérification de mon hypothèse.

— Votre hypothèse ?

Cette fois, j'étais acculé. Si je voulais aller plus loin, il me fallait bien me découvrir et lui dire de quoi il retournait, quels étaient mes projets.

— Si vous êtes capable d'enregistrer les modifications provoquées par Némets, est-ce que vous ne croyez pas que n'importe quel potier serait susceptible d'influer lui aussi sur la composition des argiles ?

— Je ne peux pas vous répondre, à vrai dire. Ezster possède une capacité d'émission d'ondes cérébrales hors du commun. Je ne suis pas sûr qu'une personne... normale puisse laisser des traces détectables lors de l'examen.

J'avais noté l'utilisation du prénom et, l'espace d'un instant, je m'interrogeai de manière non pertinente sur la nature des liens qu'ils avaient pu entretenir pendant le temps de l'observation.

— Oui, mais cela pourrait être tenté, non ?

— Pourquoi pas ?

— Est-ce que vous accepteriez de venir me rejoindre au Louvre mardi prochain, vers seize heures ? Appelez de ma part ce numéro de téléphone : on vous fera entrer.

— Est-ce que le mardi n'est pas le jour de fermeture ?

— Justement.

\*

Le mardi suivant, à seize heures précises, Rastinne m'attendait dans la salle des sculptures, celle qui s'ouvre sur le passage routier par de vastes baies vitrées qui permettent aux piétons de contempler les statues qui sont là, disposées, figées dans la pierre de leur marbre blanc hiératique. Mais je ne pense pas qu'il soit possible encore à ce stade de sa technique de trouver dans cette pierre qui n'est là que par ablation d'autres traces de la pensée du sculpteur que cette image en volume qu'il a lui-même et délibérément laissée. Rastinne était assis, en contemplation devant le Milon de Crotone, de Puget, ce qui, à mon avis, n'était pas le meilleur choix.

On l'avait fait entrer là, à ma demande, par une porte dérobée située au fond d'une des galeries marchandes aménagées sous le musée, non loin de l'entrée principale. Il avait suivi le chemin qui longe les fondations du château de Philippe Auguste, guidé par Tania, la stagiaire ukrainienne qui travaillait avec moi sur le projet. La jeune femme avait essayé de nouer conversation, mais Rastinne n'avait rien dit, comme tous ces hommes d'âge mûr qui ont conservé la timidité de leur adolescence et craignent que toute tentative de contact soit assimilée à une agression.

Elle avait fini par le laisser là, sur le banc de pierre, lui annonçant mon arrivée imminente. Je l'avais pourtant fait attendre un peu, je ne sais pourquoi, une vieille habitude de procrastination administrative ou peut-être toujours ce besoin de bien marquer son importance en méprisant le temps des autres.

— Bonjour, lui dis-je, alors qu'il me tournait encore le dos et ne m'avait pas entendu arriver.

Il sursauta et se releva brusquement, l'air un peu ahuri avant de me tendre la main.

— Bonjour, je regardais ces statues. J'espère que ce n'est pas pour elles que vous m'avez fait venir. Je crains bien qu'elles ne soient illisibles.

Je m'amusai de l'adjectif employé : « illisible » pour des statues à la taille si franche, si nette, mais je savais ce qu'il voulait dire : il parlait de son appareil. C'est à ce moment que j'ai remarqué à ses pieds une sacoche, de type porte-documents, où il tenait son dossier prêt – à moins que ce ne fut un en-cas pour son déjeuner. J'étais – je l'avoue –

un peu déçu. J'avais espéré qu'il viendrait avec son matériel. Je lui en fis la remarque.

— Vous n'avez pas amené vos appareils ?

— Ils sont là, répondit-il en m'indiquant de la main la mallette. Mais je vous répète qu'ici je ne peux rien lire.

Je fus à la fois soulagé et étonné devant la taille réduite du matériel. Je continuai :

— Aussi n'est-ce pas pour ici que je vous ai fait venir. Suivez-moi.

Nous repartîmes dans le dédale des couloirs, croisant une fois encore les fondations médiévales du palais, remontant l'aile nord jusqu'aux salles réservées à l'Antiquité, et particulièrement la salle des antiquités sumériennes. Il y avait là quelques statues imposantes, mais ce n'étaient pas elles qui nous intéressaient. Non, ce vers quoi je l'amenais était une des nombreuses vitrines dans lesquelles des terres cuites sont exposées à la vue. Je m'arrêtai enfin devant l'une d'elles, lui indiquant l'objet que je souhaitais voir analyser.

C'était, selon le cartel disposé sur la vitre, un vase rituel à douze emplacements. Tout était dit. Comme toujours ! On aurait pu penser que pour les archéologues le spirituel avait précédé tout le reste et que tout en découlait. Il y avait cet objet, formé de douze petits vases accolés en deux rangées de six. On ne pouvait de prime abord savoir à quoi il servait, et donc c'était un objet rituel, forcément religieux. Pourtant, telle n'était pas mon opinion. D'abord un tel ensemble de vases aurait fort bien pu servir à recevoir par exemple des fruits secs ou bien des sauces où tremper viandes ou pain, ou bien il aurait pu servir aussi à une activité ludique.

Pourquoi est-ce que les archéologues repoussent toujours l'explication ludique ? Parce que ce sont des gens trop sérieux, de vieux messieurs et de vieilles dames engoncés dans leur savoir et dans leurs certitudes, pour qui le jeu n'est qu'une activité inutile qui n'apporte rien à l'humanité ni aux individus ?

Eh bien moi, j'aime bien les jeux. J'ai même consacré mon mémoire de Master à l'étude des jeux pratiqués dans l'Égypte ancienne, essayant vainement comme chacun de trouver la règle de celui qui avait été déposé dans le tombeau de Toutankhamon. Mais peu importe. J'avais appris aussi à jouer à des jeux de toutes les cultures, persuadé que dans la psyché collective d'un peuple, il y a le jeu et l'influence de celui-ci. Des joueurs d'échecs ne raisonnent pas comme des joueurs de dames. Chez eux, tout est hiérarchie et stratégie fondée sur le sacrifice de tout ce qui n'est pas un souverain. Pour les joueurs de dames, chaque pion compte et peut accéder à la toute-puissance et peu importe d'ailleurs qu'il y survive du moment que son camp l'emporte.

Pour les Vikings, le Hnefafatl est un jeu des guerriers essayant à toute force d'attraper leurs opposants, dans des guerres de razzias. Le jeu de go explique la longue marche et la campagne des communistes chinois derrière Mao Tsé-toung. Le jeu de Shogi, les échecs japonais, où il est permis de parachuter des pions jusque dans le camp ennemi montre la nécessité historique, l'évidence de l'attaque de Pearl Harbor. Je reste persuadé que si le président Roosevelt avait investi dans des stages de formation au Shogi pour ses amiraux et ses généraux, il aurait pu anticiper. En Afrique, ce sont les jeux d'Awélé et leurs dérivés qui s'imposent : des jeux de semailles : il s'agit de prendre en main des graines – souvent d'ailleurs de véritables graines, volumineuses – et de les déposer une par une dans des fosses qui se succèdent. C'est un jeu où l'on tourne sans cesse, on ne peut gagner que si on alimente, on nourrit l'adversaire tout comme, dans la palabre, il importe que la parole tourne et de ne jamais vouloir gagner, mais simplement être celui qui parle le dernier en s'appuyant sur l'effort commun. Ce que nous avons devant nous, à mon avis, était un jeu d'Awélé ou son ancêtre. Simplement, il avait été daté par le carbone 14 à trois mille cinq cents ans avant notre ère, alors que l'on accorde rarement plus de mille ou mille cinq cents ans d'âge à l'Awélé. Par ailleurs, on trouve également des jeux de semailles dans la péninsule indochinoise, l'*ô ãn quan* du Vietnam, le *Bay Khom* du Cambodge ou le *Congkak* d'Insulinde. Les Awélés et les jeux orientaux, qu'on désigne globalement comme les jeux de Mancala se ressemblent beaucoup et, pourtant, il y a toute cette distance entre eux. Si effectivement l'objet sumérien était ce que je pensais, cela viendrait établir le lien.

— Je vous entends, répondit Rastinne, que j'avais visiblement un peu assommé avec mon exposé. Mais qu'attendez-vous exactement de moi ?

— Aucun de mes collègues ne veut prendre ma thèse au sérieux, alors, je me disais que si le potier lui-même venait confirmer mon intuition, cela couperait court à toute polémique.

— C'est une hypothèse aventureuse !

— Certes, mais si le potier qui a conçu cet objet était lui-même un joueur, il a peut-être pu y imprimer l'idée du jeu avant de le cuire.

— Oui, c'est possible, mais je crains que vous n'accordiez à mon procédé beaucoup plus de pouvoir qu'il n'en a. Il sera certes possible de savoir si l'argile a subi du fait de la pensée une déformation, mais pas de lire la nature de cette pensée.

Je m'attendais à ce que Rastinne me réponde cela. J'avais moi-même formulé cette objection et j'y avais peut-être répondu. Je me retournai vers lui :

— Commençons par rechercher l'existence d'une telle trace, lui proposai-je.

— Et ensuite ?

— Ensuite, j'ai encore une idée.

— Après tout, si vous le souhaitez !

Il posa sa valise sur le sol, l'ouvrit et s'agenouilla devant elle pour en sortir ce qui ressemblait de prime abord à un ordinateur portable semblable à n'importe quel autre. Il l'ouvrit : il y avait bien l'écran, avec en face une large surface de métal dépoli. Il enfonça une touche sur le côté et un minuscule clavier en sortit.

— Maintenant, il faut que vous sortiez l'objet de la vitrine.

J'avais prévu la chose. Je fis signe au gardien qui attendait dans le coin de la pièce et qui avait déjà déconnecté l'alarme. Nous soulevâmes la vitre et je saisis avec d'innombrables précautions le ci-devant vase à offrandes, puisque c'était son appellation officielle. Je frémis en touchant cette matière dont nous allions peut-être faire revivre la trace de celui qui l'avait modelée. Je m'agenouillai à mon tour et déposai le vase sur la surface dépolie, comme me l'indiquait Rastinne.

Sur l'écran, au fur et à mesure qu'il manipulait et déplaçait légèrement le dodécuplé vase, sous le regard sourcilleux du gardien, des courbes s'inscrivaient. J'avais lu avec attention ses travaux, et avant même qu'il ne parle je savais que la recherche était positive. Il y avait bien eu une action de la pensée. Et le temps n'avait rien atténué, ou alors c'est que la force exercée avait été particulièrement vigoureuse.

— Je vous répète, précisa l'inventeur, je ne peux pas vous en dire plus.

— C'est déjà beaucoup.

Je lui expliquai alors la suite des choses, telles que je les envisageais. Ce qui nous manquait, maintenant que l'existence de l'anomalie était démontrée, c'était un récepteur qui la rende intelligible. Or, ce récepteur, nous l'avions peut-être. Quel meilleur candidat pour cela que celui de l'émetteur, la potière étudiée par le physicien ? Justement, elle exposait à Paris, rue de Seine. Je l'avais fait prévenir.

\*

Ezster Némets fit son entrée dans mon laboratoire à 17 h 42. Je ne sais pas pourquoi j'ai retenu l'heure avec une telle précision. La Hongroise irradiait une aura de noblesse, elle était vieille, et ne semblait rien faire pour le dissimuler, mais son âge irradiait la sagesse et l'expérience, produits de toute une vie de recherche. Je ne sais pas pourquoi je parle en ces termes de la Potière surtout après ce qui s'est



passé. Je crois que j'étais tombé sous le charme. Rastinne, lui, avait semblé hésiter un instant sur l'attitude à tenir. Il s'était avancé comme pour l'embrasser, mais elle l'avait devancé en lui tendant la main, et quand l'homme la prit pour y déposer les lèvres, elle la retira brusquement en le foudroyant du regard.

J'avais eu le temps de développer mes théories devant Rastinne : si la pensée de Némétz était capable d'imprimer dans l'argile une trace particulière susceptible d'être détectée, Némétz ne pourrait-elle lire les traces laissées par le potier antique ? J'avais imaginé tout un réseau d'électrodes et de câbles que nous installâmes sur les tempes et le crâne de la Hongroise tout en lui expliquant ce que nous voulions faire. Au reste, j'avais l'impression qu'elle avait déjà compris. Tania nous aida ensuite à nous déplacer vers la salle des antiquités sumériennes avec tout cet attirail d'électrodes fixé à la peau de l'artiste. Le gardien était resté près de la vitrine, toujours ouverte. Némétz fut invitée à s'asseoir sur le sol, ou plutôt sur le coussin que Tania s'était empressée de déposer pour elle sur le dallage, face à l'objet. Enfin, Rastinne mit en marche son système.

Au début, il ne se passa rien, puis nous vîmes la femme commencer à s'agiter. Ce furent d'abord ses épaules qui semblèrent prises de contractions erratiques, puis son visage sur lequel se lurent quelques tics nerveux, avant qu'elle ne se tourne vers nous et nous parle dans une langue que nous ne comprîmes pas, et qu'assez naturellement, nous supposâmes être du magyar.

— Excusez-moi, professeur, intervint cependant Tania, une partie de ma famille fait partie de la minorité hongroise d'Ukraine, et je puis vous assurer que ce que nous entendons n'a rien à voir avec le magyar.

J'avais aussi prévu cela, et l'assistante fut chargée de contacter le laboratoire de phonologie de la Sorbonne. Une demi-heure plus tard, nous vîmes débarquer Olga Latischenka, une éminente spécialiste des langues anciennes du Moyen-Orient. Elle écouta Némétz qui continuait à parler, alors que les tics désordonnés du début avaient disparu.

— Alors, que dit-elle ?

— C'est assez étrange et un peu difficile. Vous savez, il y a une différence entre la connaissance écrite d'une langue qu'on ne prononce plus et l'audition de celle-ci, mais indubitablement il y a des racines et une grammaire sumériennes. La femme que nous avons devant nous n'est pas celle qui parle. Celle qui parle évoque un autre temps.

— Vous avez dit « celle », ce n'était donc pas un potier ?

— Non, il s'agissait bien d'une femme. Je ne connais pas son nom, mais ce qu'elle est en train de dire tient de l'invocation.

— Alors, c'est bien un vase rituel, laissa tomber Tania avec déception.

— Non, une invocation à la chance et à l'intelligence. En fait, elle n'a pas creusé de ses mains les vases accolés. Si je comprends bien elle les a déformés de par son esprit. Est-ce que vous pensez cela possible ?

La séance d'enregistrement et de décryptage dura longtemps. À la fin, tous recrues de fatigue et craignant que Németz ne le fût également, nous décidâmes de nous arrêter pour cette fois. L'expérience était trop importante pour risquer de la compromettre par épuisement de l'instrument de mesure principal. Rastinne interrompit la procédure, et Tania commença à débrancher les électrodes. Németz restait assise, repliée sur elle-même, à présent muette.

Je me penchai vers elle.

— Voulez-vous boire quelque chose, prendre le temps de vous allonger ?

Elle releva la tête et me regarda avec beaucoup de douceur, puis se mit de nouveau à parler, toujours dans le même dialecte. Olga se remit à traduire.

— Elle est toujours là. Németz a disparu, dirait-on. Mais elle se rend parfaitement compte de l'endroit où elle se trouve, traduit la linguiste avant de s'aventurer à parler ce langage pour lui demander son nom.

— Lilith. Elle prétend s'appeler Lilith.

— Lilith comme...

— Oui, comme Lilith. Et elle nous demande de lui expliquer ce qui se passe.

Olga s'efforça de faire comprendre à la femme ressuscitée dans le corps et l'esprit de Németz que nous étions au XXI<sup>e</sup> siècle et que le voyage dans le temps n'existant pas, elle allait devoir y rester.

Le corps de la femme éclata en sanglots, elle prit son visage dans ses mains, débitant sur le ton de la supplication de longues phrases que nous ne comprenions toujours pas. La linguiste nous expliqua qu'elle nous suppliait de l'aider à retourner chez elle, à retrouver sa famille, ses enfants, son roi, à retrouver les cercles de jeux qu'elle affectionnait, et celui-ci particulièrement.

— Elle nous demande si on joue encore à ce jeu qu'elle a inventé elle-même.

— C'est elle, l'inventeuse ?

— Oui, d'après ce qu'elle dit.

Alors je fis traduire en peu de mots ma théorie sur les jeux de semailles et Németz-Lilith eut l'air satisfaite, puis l'expression de désespoir revint se peindre sur ses traits et la traductrice nous expliqua qu'à nouveau elle réclamait de l'aide pour retrouver son monde. Rastinne et moi nous regardâmes. Je proposai que nous allions tous ensemble dans un restaurant du Quartier latin, de l'autre côté de la Seine, pour parler de tout cela et essayer de faire accepter la réalité à notre invitée malgré elle. Nous sortîmes du palais par la cour d'honneur, côté Seine. Et nous remontâmes la rive jusqu'à la passerelle des Arts où nous nous engageâmes. Malgré les interdictions, les amoureux avaient recommencé à y accrocher des cadenas, en signe illusoire de l'éternité de leur union, à grand renfort de colle sur les panneaux de plexiglas. Németz-Lilith voulut se faire expliquer cela, ce que nous essayâmes de faire. Mais soudain, alors que rien ne le laissait prévoir, elle prit son élan et sauta par-dessus la rambarde pour plonger dans la Seine où elle se laissa couler.

— J'ai été maître-nageuse ! jeta Tania en se débarrassant prestement de ses vêtements avant de plonger à son tour.

Nous regardâmes anxieux cependant qu'un policier approchait en courant. Finalement, après de longues secondes, nous vîmes ressurgir la stagiaire tenant par le menton la double potière. Suivis par le policier qui ne comprenait rien à nos explications, nous rejoignîmes la rive où Tania avait allongé la noyée. Faute de comprendre, l'agent de la force publique, qui avait reçu une formation de secouriste, se mit en devoir de vider les poumons avant de pratiquer la respiration artificielle. Au bout de quelques minutes, Németz toussa et cracha ce qui lui restait d'eau dans les poumons en ouvrant des yeux éberlués.

— Qu'est-ce que je fais ici ? demanda-t-elle en hongrois.

— Vous vous souvenez de ce qui s'est passé au musée ? lui répondit Tania dans la même langue.

— J'étais en route pour le musée et je ne me souviens plus de rien, reprit la noyée en français.

Nous nous entrecardâmes. Lilith avait réussi à rejoindre les siens. Nous relevâmes les yeux pour regarder, de l'autre côté du fleuve, l'immense musée allonger sa masse de pierre comme un vaisseau éternel naviguant dans le temps et l'espace. Je songeai que je ne pourrais jamais prouver que mon interprétation était la bonne. Mais cela avait-il une importance ?

# Les auteurs



## Vincent Petit

*L'auteur de « Proximité », Vincent Petit est peu bavard, c'est le moins qu'on puisse dire. S'il était flamand, on le qualifierait de « taiseux », « mais sage », aurait peut-être ajouté Jacques Brel. « J'ai vingt-huit ans et j'habite à Bordeaux », nous confiait-il ainsi seulement en 2020. Mais gageons qu'il aura encore bien plus à dire à travers ses écrits.*

## Antoine Lagarde

*Antoine Lagarde a écrit « Éternité ». Il est né à Poitiers, dans la Vienne, en janvier 1994. Après dix-huit paisibles années à Châtelleraut, il quitte le cocon familial pour Paris, où il effectue deux années de classes préparatoires à Louis le Grand. Il intègre par la suite l'École Polytechnique, où il se spécialise en mécanique des fluides, sans pour autant renoncer à profiter de quelques cours de littérature dispensés sur place. Son diplôme d'ingénieur acquis, il embrasse pleinement son goût des sciences et de la recherche académique en entamant un doctorat de physique à Sorbonne Université à Paris, qu'il a soutenu en novembre 2020.*



## Pierre Gévert

*Pierre Gévert est auteur de romans, de nouvelles, de théâtre, de poèmes, rédacteur en chef de Galaxies, fondateur de Géante rouge, président des jurys des Prix Pépin et le Bussy, découvreur de talents, organisateur de conventions de science-fiction. Il fut aussi, dans un autre univers, un haut-fonctionnaire et un universitaire, et aujourd'hui, à 69 ans, il se décrit surtout comme un grand-père heureux. Et il tient à ce que cela se sache !*

*Il signe sous divers pseudonymes, dont celui de Hugo van Gaert, ou sous son nom propre.*